

— **J**e crois que je vais mieux, dit Jan d'un ton buté.
 — Il pourrait être dangereux de vous lever, répondit Souan d'une petite voix timide, en baissant les yeux.

Jan ne releva pas le fait qu'elle continuât à le vouvoyer. Il avait toujours l'impression qu'elle omettait difficilement le mot « messire » à la fin de ses phrases, et son attitude soumise et respectueuse était – paradoxalement – la seule chose qui l'avait empêché de quitter la tente qui constituait son seul univers depuis quelques jours.

— Veux-tu m'aider? insista-t-il doucement.

Souan tordit ses doigts, se tortillant comme si sa position, agenouillée aux côtés de son malade, la fatiguait, puis hocha lentement la tête.

Quelques instants plus tard, appuyé sur la silhouette frêle de la jeune fille, il voyait pour la première fois le jour, et pouvait enfin jeter un coup d'œil sur le campement du peuple du désert: quelques tentes dans une vallée plus caillouteuse que sablonneuse.

— Vous vivez ici? demanda-t-il en tentant de masquer sa déception: il avait rêvé d'une cité fabuleuse, d'une oasis cachée où de grands bâtiments de pierre s'élèveraient, solitaires, au milieu de l'immensité du désert hostile.

— Mon peuple est un peuple de nomades, répondit-elle d'une voix douce. Nous parcourons le désert...

Elle se tut, comme si elle en avait soudain trop dit. Jan vit une rougeur maintenant familière gagner son visage.

— Jan!

Il se retourna en direction de la voix riieuse.

— Thespis!

— Tu es déjà levé? dit le maître théâtral en les rejoignant à grandes foulées, Timbalan sur ses talons. Souan nous avait dit qu'il faudrait encore quelques jours...

— Ça va mieux aujourd'hui, déclara simplement Jan tandis que Souan baissait la tête, comme prise en faute. J'ai voulu voir le paysage...

— Tu peux me demander, grimaça Thespis: nous n'avons que ce seul décor pour nous repaître les yeux depuis notre arrivée ici.

Jan embrassa de nouveau du regard le pauvre campement, dans lequel les habitants vaquaient tranquillement à leurs occupations; occupations qui, jugea-t-il, consistaient essentiellement à assurer la plus minime subsistance. Elles auraient tout aussi bien pu être les mêmes dans la Cité Maudite...

— C'est quoi, cette tente? s'interrogea-t-il en s'attardant sur un petit pavillon isolé, entouré d'étendards.

Thespis grommela quelque chose d'indistinct, se tournant vers Timbalan, tandis que Souan baissait la tête.

Timbalan passa devant eux en souriant et, d'un mouvement souple, souleva Jan et l'entraîna vers l'enclos des chevaux. Souan, ainsi libérée du poids du garçon, trottina derrière eux, désespérée. Thespis suivit avec un temps de retard.

— Timbalan a raison, dit-il; tu ne vas pas obliger cette pauvre jeune fille à te supporter toute la journée...

Jan, gêné, tentait de raisonner Timbalan qui souriait benoîtement, pendant que Souan masquait un sourire, mais le théâtral le transporta jusqu'à l'enclos, s'arrêtant devant la corde qui retenait les chevaux, puis attendit.

— Qu'est-ce qu'on fait là? gémit Jan, plus embarrassé par sa position qu'intéressé par le paysage.

Timbalan sourit sans rien dire. Au bout d'un moment, comme hélés par un mystérieux signal, Ty'han et Ny'han levèrent la tête des bottes d'herbes sèches qu'ils chipotaient et vinrent de concert se poster devant le petit groupe. Puis Ty'han posa sa tête sur le ventre de Jan, toujours dans les bras

de Timbalan, en laissant échapper un reniflement ; Ny'han fit de même en lâchant ce qui apparut à Jan comme un hennissement de contentement.

— Ils ont l'air heureux de te voir, commenta Thespis.

— Moi ? s'étonna Jan.

— Bien sûr. Tu fais partie de la troupe. Et tu leur as sauvé la vie, l'autre jour. Ainsi qu'à nous.

Souan leva une main délicate et flatta les naseaux de Ny'han qui cligna ses grands yeux.

— Pourquoi sont-ils séparés des autres ? s'enquit Jan en caressant lui aussi Ty'han, remarquant la corde qui séparait les percherons des alezans du peuple du désert.

— Nos nouveaux amis nous ont fait comprendre qu'ils n'avaient pas l'utilité de poulains avec la carrure et la musculature de nos princes jumeaux. Il paraît que ce n'est pas très utile dans le Souffle d'Hestar...

Ils restèrent un moment sans parler, tandis que les chevaux semblaient tenter de leur communiquer quelque chose dans un langage connu d'eux seuls. « À moins, se dit Jan, que Timbalan, lui, puisse les comprendre. »

— Il faudrait rentrer maintenant, dit Souan en un murmure.

Jan grimaça, mais Thespis acquiesça :

— Elle a raison, Jan : tu dois la laisser te soigner ; nous avons beaucoup de pièces à jouer... Et la plupart nécessitent une princesse...

Timbalan se dirigea vers la tente où Jan était soigné, et bientôt, le jeune garçon retrouvait sa couche. Souan l'aida à s'installer sur les couvertures rêches, puis se mit à piler des herbes dans un bol en étain. Jan l'observait, circonspect, tout en testant ses muscles, qui l'avaient trahi plusieurs fois durant sa promenade.

— Combien de temps cela va-t-il durer ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Souan s'approcha de lui et passa le baume odorant qu'elle venait d'obtenir sur les traces mauves qui striaient encore le corps du garçon.

— Le venin de la fouisseuse est puissant, déclara-t-elle, sans paraître parler à personne... Mais vous êtes presque guéri...

Jan observa un instant les mains douces qui badigeonnaient délicatement ses plaies.

— Comment es-tu devenue herboriste ?

Souan eut une sorte de sourire intérieur.

— Ma mère m'a appris avant sa mort. Elle était très aimée de la tribu, et nous a quittés trop tôt.

— Tu sembles très savante pour ton âge...

— Notre dieu guide mes actes. Il ne voudrait pas que tu succombes...

Elle s'interrompit soudainement, et détourna la tête.

— Il faut dormir maintenant...

Elle disposa confortablement les riches coussins prêtés par Thespis et disparut rapidement. Jan entraperçut le ciel rougeoyant quand elle ouvrit le rabat. Encore une nuit dans cette tente, isolé de tous...

Elle avait parlé d'un dieu, avant de s'interrompre... Ce peuple qui vivait dans le désert avait-il une divinité ? Ils ne paraissaient pas très nombreux. Et était-ce un dieu endormi comme l'était Petit Dieu avant qu'il ne le découvre ?

Il soupira, se retournant sur sa couche, réveillant quelques douleurs. Il n'aurait pas cru que le Don lui manquerait... Et pourtant, même si le contact avec Petit Dieu avait été rompu depuis leur départ de la Cité, il aspirait à retrouver la piètre relation qu'il entretenait avec l'idole de pierre.

Mais peut-être avait-il été adopté par les habitants du désert... Il avait pensé que Thespis lui en parlerait, mais les théâtres se taisaient. Ils lui en voulaient certainement pour leur avoir caché Petit Dieu pendant si longtemps ; de les avoir mis en danger en s'échappant de la Cité Maudite avec lui...

À moins que Petit Dieu soit simplement toujours caché au fond de son sac, dans la soupente du chariot, sans personne pour lui sacrifier un peu de son sang... Pouvait-il survivre ainsi ?

Jan changea de position une nouvelle fois, réprimant un gémissement. Il essayait de ne pas montrer sa souffrance devant Souan, comme tout à l'heure où il avait tellement de mal à mettre un pied devant l'autre... Elle avait l'air si jeune, si fragile...

Quelle fille mystérieuse, décidément. Très différente d'Olya. Elle était si douce, si réservée ; elle se confondait en excuses si

par hasard elle touchait un point sensible qui le faisait grommeler, et semblait avoir plus mal que lui.

Il se tint immobile, écoutant les bruits de la nuit, les froissements de la toile des tentes, les hennissements lointains des chevaux, le crépitement des braises d'un feu... Il se demandait ce qui se passait chez lui, ce que faisaient Morna et Molan, Voss, Olya...

Imperceptiblement, ses pensées devinrent des rêves, dans lesquels passé et présent se mélangèrent, la Cité Maudite et le Souffle d'Hestar, les endroits les plus désolés de Poménia, abandonnés par les dieux, où les hommes survivaient tant bien que mal, sans aucun secours, ne comptant que sur leur courage et leur opiniâtreté...

Et lui était au centre de cet univers, comme s'il avait pu y faire quelque chose, comme s'il était un pont entre ces deux mondes, et celui, distant et inaccessible, des dieux.

Et bizarrement, à son réveil, il s'aperçut que durant la nuit le visage d'Olya qui peuplait si souvent ses rêves avait été remplacé par celui de Souan.

*

— ... Et nous demandons donc la possibilité d'abattre au moins la moitié des arbres.

Le pêcheur se dandina sur ses pieds, visiblement mal à l'aise, après avoir écourté de moitié son discours soigneusement préparé. Molan se tourna de côté pour réprimer un bâillement. Il croisa les yeux de Vart, impassibles. L'ancien chef des bandes reporta son regard sur le Conseil, installé autour d'une grande table recouverte d'une nappe aux motifs fanés : Graena, qui représentait les commerçants, Ethena'hu, pour les Fantômes, Morna, pour la ville basse, Molan et un représentant du quartier du port. Celui-ci eut un signe de tête à l'adresse de son confrère et prit la parole :

— Les pêcheurs ont raison : c'est un problème important, surtout alors que l'on nous demande de fournir le plus de poissons possible à la population en attendant que les cultures du temple retrouvent un rendement minimum.

— Mais couper la moitié des arbres fruitiers..., avança Graena.

— Et comment fabriquer des mâts suffisamment grands et solides pour pouvoir mener nos barques en haute mer? Sans voiles, c'est impossible, et sans mât, pas de voile!

Ethena'hu soupira profondément, à tel point que Molan crut un moment qu'il s'était endormi.

— Est-ce vraiment un problème dont nous ayons à discuter tout de suite? intervint Morna d'un ton qui n'attendait pas de réponse. Nous savons où trouver des arbres qui feront l'affaire, et des approvisionnements suffisants pour attendre les récoltes de l'été.

Vart et Molan se regardèrent: la question était dans l'air depuis la chute du temple et la nomination du Conseil de Dredzen, même si l'ancien prêtre ne s'attendait pas à ce que ce fût Morna qui lance le sujet, surtout d'une manière aussi affirmée. Le Conseil s'était formé étonnamment vite, et les membres avaient pratiquement été plébiscités par la population, lors d'un long discours de Graena sur la place du marché. Mais alors que Molan s'attendait à devoir décider de la poursuite des opérations pour libérer la Cité Maudite – Dredzen, ainsi que tout le monde l'appelait de nouveau, plus par défi que par véritable goût –, à la place, leurs trop longues réunions quotidiennes étaient submergées de pétitions et de requêtes provenant des différents corps de métier et groupes d'influence de la Cité: cultivateurs, ramasseurs d'œufs, porteurs d'eau, employés de la manufacture, les pêcheurs aujourd'hui, ce qui avait laissé la question en suspens.

— Merci, Thenbaum, dit finalement Vart, qui assurait généralement la présidence officieuse du Conseil – sans doute l'habitude de régler les conflits entre les bandes de Foulards, jugeait Molan –, nous allons examiner la requête des pêcheurs, et vous donnerons bientôt une réponse.

Le pêcheur disparut avec soulagement – « Sommes-nous si effrayants? se demandait Molan, ou le sommes-nous devenus? » –, et chacun se regarda avec une certaine gêne.

— Il y a un représentant des bandes qui attend, prévint Olya qui faisait office de secrétaire, en pénétrant dans la vaste

pièce vide où le Conseil de Dredzen s'était installé, l'ancienne salle commune d'une auberge située dans le quartier interdit, tout près de la porte de la citadelle.

— Un représentant des bandes ? s'étonna Graena, aussi méfiante que Morna au sujet des Foulards et de leur chef – après tout, les commerçants du marché, dont elle était la représentante, avaient toujours été leur principale cible.

— J'ai annoncé aux Foulards que les bandes étaient dissoutes, reprit Vart, et le projet de tunnel abandonné, en attendant de pouvoir les organiser en milice.

— « En milice ? » s'écria Morna.

— Nous en avons parlé avec Vart, intervint Molan avec un peu l'impression d'aller à la rescousse du jeune homme, de qui il avait apprécié la décision d'oublier complètement les bandes et leur organisation parasite. Il est évident que l'on ne peut laisser ces gamins qui n'obéissent à personne sans rien à faire. Et nous avons besoin d'hommes jeunes – et qui n'ont pas peur de la bagarre – pour maintenir l'ordre... Et pour autre chose...

« Et voilà, pensa Molan, on retombe dans le même problème. »

— Fais-le attendre ou renvoie-le, Olya, dit-il. Nous avons des problèmes urgents à discuter.

Olya acquiesça gravement, toute pénétrée de son rôle, et disparut, refermant la porte branlante derrière elle.

— Quel problème urgent ? demanda Ethena'hu d'une voix fatiguée – ils siégeaient depuis le matin.

— Toujours le même : les fortins.

— Il a raison, approuva Morna. Nous devons décider tout de suite. Nous ne pouvons pas laisser les prêtres des fortins dans la possibilité de s'organiser et de nous attaquer. Et, comme je l'ai déjà dit, nous avons besoin de leurs cultures, de leurs troupeaux, de tout ce qu'ils possèdent pour assurer notre survie.

— Morna ! se récria Graena : nous avons déjà eu du mal à convaincre les gens de consacrer une partie de leur temps à patrouiller sur les remparts. Comment va-t-on les convaincre... De quoi ? d'attaquer ces fortins ?

— Graena a raison, reprit le représentant des pêcheurs – Gunnir, un vieil homme au visage brun, à la peau parcheminée,

qui rêvait d'organiser les pêcheurs en corporation, telle qu'elle existait il y a mille ans —, nous devons déjà assurer la surveillance de la mer en cas d'attaque, on nous a demandé de remettre en état la chaîne et les mécanismes de levier qui permettent de fermer le port... On ne peut pas non plus libérer des gens de ces tâches pour attaquer les prêtres. Et avec quoi?

— Nous avons déjà commencé à réquisitionner toutes les armes de la Cité afin d'armer notre future milice, répartit Molan. Et celle-ci sera principalement composée d'anciens Foulards. Mais ils ne sont pas assez nombreux : il nous faut soit des volontaires, soit des hommes réquisitionnés par roulement...

— Je...

— ... Mais on ne peut pas y échapper : pour assurer notre défense, nous devons absolument récupérer le fortin de Caliope, mais aussi celui d'Ya-Nahn. Parce qu'un jour ou l'autre des armées vont se rassembler devant Dredzen, et nous gagnerons un temps précieux si nous pouvons détruire le pont du Klos, qui est gardé par ce fortin. Et nous devons détruire les autres fortins pour ne pas donner à nos assaillants des refuges pour se reposer, nourrir leurs chevaux, et bénéficier du matériel de construction pour édifier des tours ou des béliers nécessaires pour prendre la ville ; matériel dont nous avons besoin pour assurer notre propre défense.

Tout le monde se tut. Morna et Vart qui étaient d'accord avec Molan jaugèrent l'effet des paroles de Molan sur les autres membres du Conseil, mais n'apportèrent pas d'autres arguments.

— Comment allons-nous attaquer les fortins ? demanda Graena en soupirant.

— Pour le moment, nous n'avons besoin que d'une décision, répondit Vart ; nous réglerons les détails par la suite.

Il garda le silence un instant, puis ajouta :

— Je propose un vote.

Une à une, certaines assurées, d'autres plus empruntées, les mains de Vart, de Molan et de Morna se levèrent. Graena suivit après un instant d'hésitation. Gunnir seul ne bougea pas.

— Encore des batailles, soupira-t-il, encore des morts... Il doit y avoir un autre moyen.

Molan allait ouvrir la bouche, mais Morna lui posa la main sur l'épaule, lui lançant un regard d'avertissement. Molan se souvint alors que le vieux pêcheur avait perdu son fils aîné dans la bataille du temple. Mais surtout, ses paroles ne faisaient que résumer les pensées de tous les habitants de Dredzen, et de tous ceux qui étaient assis autour de cette table.

— On doit pouvoir discuter avec les prêtres, reprit Gunnir. Ce ne sont pas des soldats, des guerriers... Les serviteurs d'un dieu doivent être accessibles à la raison ! Tu en es la preuve, Molan. Nous voulons vivre en paix, et non pas envahir Poménia. Nous devons pouvoir les convaincre de nous laisser tranquilles.

Chacun resta silencieux, cherchant une réponse. Molan ne pouvait pas ne pas être d'accord avec le vieux pêcheur... Mais il n'entrevoyait aucun moyen de convaincre les prêtres des fortins de quitter leur garde séculaire de la Cité. Il jeta un coup d'œil à Vart, dont le visage fermé semblait lui aussi plongé dans une profonde réflexion.

Finalement, Graena se racla la gorge, et prit la parole :

— Tu as raison, Gunnir. Et nous devons tous chercher un moyen de réaliser ce projet. Il n'en reste pas moins que tu sembles d'accord sur le fond : nous ne pouvons pas vivre sous la menace des fortins. Les prêtres doivent partir. Et aujourd'hui, nous ne votons que pour cette proposition : aucune action militaire n'est prévue dans l'immédiat.

Gunnir acquiesça, et fit un geste vague de la main, qui pouvait passer pour une acceptation.

— Ethena'hu ? demanda doucement Morna comme le vieillard demeurait le dernier à ne pas s'être exprimé.

Le vieux Fantôme sembla sortir d'un rêve éveillé. Son œil unique cilla un instant, puis il prit la parole :

— Je ne comprends pas bien pourquoi je suis dans ce Conseil..., dit-il d'un ton pensif. Les Fantômes n'existent plus, ou presque. Certains ont retrouvé leurs familles, après bien des années ; d'autres se sont installés dans les bâtiments du quartier interdit, à l'air libre, et ce Conseil leur a généreusement octroyé des semences pour qu'ils subviennent à leurs besoins, ce dont je vous remercie. Ma tâche semble terminée : je ne suis pas fait

pour la guerre, ni pour prendre des décisions sur l'avenir des habitants de Dredzen...

— Nous avons besoin de votre sagesse, intervint Morna.

Ethena'hu eut un petit rire.

— La sagesse... C'est ce que l'on prête le plus volontiers aux vieillards. Mais vous viendrait-il à l'idée de penser qu'un homme qui a vécu la moitié de sa vie dans une grotte sombre à l'écart du monde puisse connaître quoi que ce soit à la façon de le diriger? Non, reprit-il sans attendre de réponse, si je peux aider cette Cité, c'est en vous rappelant que l'on ne peut gagner seuls: nous attendons de notre dieu qu'il parvienne à reprendre sa place parmi ses frères, et les convainque de nous accepter au sein de Poménia. Et pour cela, il nous faut le prier, et il nous faut donc un temple.

— Vous voulez... construire un temple? s'étrangla Gunnir.

— Il a déjà son temple, sourit calmement Ethena'hu. Dans la Colline aux Temples. Si nous le retrouvons, nous pourrons le rouvrir et y prier comme les hommes le faisaient autrefois.

Un silence gêné accueillit les paroles du vieil homme. Des travaux d'importance, d'autres hommes mobilisés, sans pouvoir assurer d'eux-mêmes leur subsistance, à la charge des autres...?

— Mais si cela peut vous convaincre, reprit Ethena'hu, Jan m'a raconté comment il avait réveillé notre dieu, en lui donnant son sang...

— Et alors? demanda Vart, toujours circonspect en entendant évoquer ce dieu qu'il n'avait jamais vu.

— Comment croyez-vous qu'il ait pu s'ouvrir le pouce afin de pratiquer le saint sacrifice?

— Une épée! s'écria Morna. Il avait trouvé une épée!

— Des armes, sourit Molan: peut-être trop vieilles, mais ça vaut le coup d'essayer.

— Vous voyez que vous êtes indispensable au Conseil, dit Morna en prenant la main du vieux Fantôme.

— Tant que vous n'oubliez pas le temple, reparti celui-ci, son œil unique pétillant de joie. L'image de notre dieu doit en avoir assez de hanter une champignonnière...

*

— Il sourit.

— C'est dans ton esprit, Dyctos. Il n'a pas changé d'expression. Ou alors il rêve...

Solyia passa devant le Seigneur du Pentacle et souleva d'un geste brusque la tête de Ta-arh.

— Il dort, Dyctos. Il dort ici et il dort sur Poménia. Quoi qu'il se passe, il n'y est pour rien.

Dyctos examina le visage balaféré du dieu de la Fureur et des Combats, les paupières closes, les lèvres scellées. Solyia lâcha la lourde tête qui retomba pesamment, oscillant lentement, tournée vers le sol.

— Ce n'est plus qu'un pantin désarticulé, ajouta Solyia. Arrête de te lamenter – on dirait Sys! – et réglons définitivement ce problème.

Dyctos ferma les yeux. Il se sentait fatigué, comme s'il portait tout le poids de Poménia sur ses épaules. La chute de son temple l'avait atteint plus qu'il ne le pensait. Ce n'était pourtant pas la première fois : des incendies, des inondations avaient déjà détruit certains de ses lieux de culte et dispersé ses adeptes. Mais ce temple était comme l'expression de son pouvoir, le symbole de sa volonté d'en finir avec le passé et de créer un nouvel univers, rationnel, pacifique. Et quoi qu'en disent certains, il était aussi le symbole de sa magnanimité : après tout, il aurait tout aussi bien pu faire massacrer tous les habitants de Dredzen ; personne ne s'y serait opposé. Personne n'en aurait eu le pouvoir.

Il prit une profonde inspiration, humant les senteurs subtiles diffusées par les myriades de fleurs qui s'épanouissaient, dans cette perfection qu'il avait voulu retranscrire sur ce qui était après tout le modèle originel de ses jardins. Oui : il voulait que tout Poménia ressemblât à l'Alphée, en un retour des choses qui lui semblait l'essence même de la justice. C'est ce qu'il avait toujours voulu. C'est ce qu'il voulait encore.

— Réunis le Pentacle. Tu as raison : il est temps d'agir.

Solyia eut un sourire joyeux et disparut.

Dyctos sentit son aura voguer sur les jardins virtuellement illimités de l'Alphée, avec comme un rire cristallin dans son sillage, telle la queue d'une comète. Il eut un sourire, étonné d'être

toujours surpris et amusé par les multiples facettes de la déesse de l'Amour. Son culte n'avait jamais connu d'éclipse de mémoire de dieu, et ses temples avaient toujours richement vécu, attirant les plus grands artistes qui se battaient pour les décorer, tentant siècle après siècle de capter la figure protéiforme de Solyia.

Il se mit en marche vers la salle du Pentacle, savourant le prochain retour à la normalité de l'univers qu'il avait créé. Il ne tenait pas à retourner sur Poménia – oh non ! une fois avait suffi, et il en était resté perturbé pendant des jours –, mais si les adeptes de ce dieu brûlaient son temple, il allait envoyer contre lui d'autres adeptes ; plus nombreux, mieux armés. Et en finir une bonne fois pour toutes avec cette Cité cent fois maudite.

Il entra dans la salle pentagonale baignée de lumière et s'arrêta devant la table ouvragée : il revoyait celle-ci le jour de la création du Pentacle ; tous ensemble, ils échafaudaient des projets pour le bien des hommes, lançaient des idées, discutaient des jours entiers, oubliant même leurs temples et le Don. Il embrassa du regard les dieux qui prenaient place autour de la table, apparaissant dans une nuée d'étincelles, leurs auras emplissant un instant la pièce, comme pour vérifier sa matérialité, pour se situer dans leur environnement, se heurtant les unes aux autres avec circonspection.

Il entra et prit sa place, regonflé par ses souvenirs ; et ceux-ci lui disaient que, face à l'adversité, le Pentacle avait toujours réagi d'une seule voix, prenant unanimement les décisions qui s'imposaient. Et cet obstacle, le réveil de Ta-arh au sein de son ancienne Cité tutélaire, était sans doute le plus grand qu'ils aient eu à affronter.

— Alors, que faisons-nous ? demanda Solyia, rompant le silence, un sourire à ses lèvres peintes, son visage plus révélé que caché par une voilette de tulle à la mode de Koum.

— Nous avons effectivement attendu trop longtemps, répondit Dyctos : face à ce dieu, que ce soit Ta-arh ou pas, nous nous devons de réagir. En mille ans, la violence a été annihilée sur Poménia, pour le bien des hommes. Et elle est revenue, là-bas, à Dredzen. Mon temple a été détruit, mes prêtres tués. Seuls les fortins subsistent encore pour empêcher cette lèpre de

se répandre dans le monde. Mais ils ne tiendront pas longtemps si nous n'aidons pas les prêtres qui y vivent.

— Comment? demanda Sys, penché avec avidité sur son emblème.

— Nous devons, par l'intermédiaire de nos temples et de nos prêtres, lever une vaste armée qui empêchera la fuite des habitants maudits de cette Cité, et mettra fin à tout possible retour de Ta-arh.

— En les tuant? intervint Fatum. Tous?

Un silence pesant tomba dans la salle. Emporté par son élan, Dyctos n'avait pas vu venir cette interruption.

— Nous avons déjà pris ce genre de décision; autrefois.

Il regarda bien en face l'ombre du capuchon de Fatum, en un défi qui lui semblait durer depuis des éternités.

— Les temps changent, murmura simplement celui-ci.

— Que veux-tu dire, Fatum? intervint Sys d'une voix cassante qui surprit aussi bien Dyctos que Solyia. Devons-nous laisser le chaos régner sur Poménia, des meurtres se perpétrer, des émeutes briser les symboles du pouvoir qui permettent de faire régner la paix? Les prêtres sont nos représentants sur Poménia, les voix qui parlent pour nous. Nous ne pouvons laisser leur massacre impuni.

— Non, bien sûr..., approuva Fatum.

Tout le monde entendit le « mais » dans sa voix et retint son souffle.

— ... Mais je n'ai vu aucun de tes prêtres tués, Sys; pas plus que les prêtresses de Solyia. En fait, aucun d'entre nous ne sait ce qui se passait dans Dredzen, mis à part Dyctos. C'était son temple, ses prêtres. *Son domaine*. Ne nous as-tu pas dit, Sys, que lors de ta mission sur Poménia tu n'avais pas pu entrer dans la Cité, te contentant de faire le tour des fortins et de leurs temples œcuméniques?

Fatum croisa ses mains, et son capuchon sembla fouailler l'air qui le séparait des autres, au-dessus de la table.

— Nous pouvons pourtant nous rendre sur tout le territoire de Poménia, dans toutes les villes. Ma Cité tutélaire, Théléme, vous est ouverte, tout comme vos cités le sont pour moi. Et pourtant, toi, Sys, le plus fidèle ami de Dyctos, n'as pu

pénétrer dans son territoire, dans le pré carré qu'il s'est constitué en marge de Poménia, où seuls lui et ses prêtres savent ce qui se passe ; où les autres dieux n'ont pas accès.

Dyctos sentit ses maxillaires se tendre, comme les cordes d'un arc. Les yeux fixés sur Fatum, sur ses longues mains noueuses, sur le dé à quatre faces avec lequel le dieu du Destin jouait négligemment, il sentit sans les regarder les autres dieux ébranlés par les arguments que celui-ci venait d'énoncer d'une voix pour une fois forte.

— Que crois-tu que j'aie fait dans cette Cité, Fatum ? demanda-t-il d'une voix blanche. De quoi m'accuses-tu ?

— De vouloir nous entraîner dans ce qui n'est après tout qu'une affaire qui te concerne.

— Cette émeute concerne tout Poménia !

— Cette émeute n'est qu'une émeute, qui est intervenue dans un de tes territoires, contre un de tes temples. En quoi cela nous concerne-t-il ? Si une foule enragée envahissait un de mes temples de Théléme, ce qui est déjà arrivé, d'ailleurs – un archonte trop zélé –, dois-je vous faire intervenir et faire donner tous vos prêtres contre la populace, en appeler au Pentacle ? Autant user d'une masse d'arme contre un moustique !

Dyctos sentit le silence tomber dans la salle avec la force de la hache des anciens bourreaux. Il se tourna vers Sys, et vit celui-ci éviter son regard. Quant à Solyia... Ah ! la déesse aux multiples visages !

— Il a un peu raison, Dyctos, commença-t-elle en réprimant un sourire qui révélait combien la situation l'amusait : nous nous sommes inquiétés depuis le début de cette affaire, mais ce n'est après tout qu'un problème mineur qui ne concerne qu'un de tes temples. Si la situation dégénérait ou t'échappait...

Dyctos comprit le sous-entendu et réprima un soupir. Évitant le regard du dieu du Destin, il reprit la parole le plus calmement possible :

— J'étais venu demander votre aide devant ce qui m'apparaissait être une affaire concernant tout Poménia. Et je pense toujours que le réveil d'un dieu est un grave problème, car il brise l'union qui a conduit Poménia vers la paix, comme c'est le cas ici, en détruisant l'entente qui nous a permis de dépasser

les obstacles et de libérer les hommes des passions meurtrières qui les animaient.

Il prit une inspiration blessée et considéra Solyia et Sys.

— Nous avons toujours considéré que nous ne devions plus nous mêler de trop près des affaires des hommes, que nous ne devions pas intervenir dans leurs conflits. Mais celui-ci n'est pas un conflit entre les hommes, mais un dernier épisode de la Guerre des dieux. L'ultime épisode qui nous concerne tous. Et tout comme nous avons invité les hommes à se libérer des dieux pernicious par l'intermédiaire de nos temples, pendant que nous menions nos propres combats ici, sur l'Alphée, nous devons faire de nouveau appel à eux pour qu'ils abattent ce dieu et ses séides et en finissent avec ce qui peut menacer la paix qu'ils ont contribué à créer.

Il observa l'effet de ses paroles sur ceux qui lui faisaient face, et termina :

— Je propose donc que le Pentacle ordonne aux hommes de former une armée afin de détruire Dredzen et le dieu qu'elle abrite. Sys ?

Le dieu-héraut baissa la tête sur son emblème, et murmura :

— Je suis pour.

— Solyia ?

La déesse de l'Amour et de la Fécondité joua un instant avec une boucle de cheveux, semblant apprécier les regards tournés vers elle, et, sans regarder personne, dit :

— Je ne m'y oppose pas.

Dyctos haussa un sourcil devant la formulation, mais décida de passer outre :

— Naï-Naela ?

La déesse des Moissons ne réagit pas à l'appel de son nom. Son regard était comme toujours perdu dans quelque rêve intérieur inaccessible même aux dieux. Dyctos répéta plusieurs fois son invitation à s'exprimer, mais la déesse demeura muette.

— Je crois que Naï-Naela s'abstient, Dyctos, dit Fatum. Quant à moi, je m'oppose à ta décision. Et si je compte bien, tu n'as que deux voix qui approuvent véritablement ta proposition, ce qui n'est pas suffisant pour l'entériner.

— Quoi ? Mais...